

Chicago, peu de gens le savent, n'est pas un nom anglais. Il appartient à la langue des Algonquins, une des nombreuses que parlaient les Indiens d'Amérique. Dans cette langue, Chicago veut dire "odeur forte". Cette dénomination vient de ce que

ALAA EL ASWANY

Chicago

roman traduit de l'arabe (Égypte)
par Gilles Gauthier

l'endroit aujourd'hui occupé par la ville était à l'origine un vaste champ consacré à la culture des oignons. Pendant des dizaines d'années, les Indiens vécurent en paix à Chicago, sur les rives du lac Michigan [...]

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

C'est dans la mythique et sulfureuse ville de Chicago, dans le microcosme d'un département d'université, qu'Alaa El Aswany recrée une *little Egypt* en exil. Avec son art de camper de multiples personnages et de bâtir des intrigues palpitantes, il compose un magnifique roman polyphonique, entrecroisant des vies qui se cherchent et se perdent dans les méandres du monde contemporain, des existences meurtries d'avoir été transplantées dans un univers à la fois étrange et étranger.

Alors que la visite officielle du président égyptien à Chicago est annoncée, le système policier de l'ambassade se met en branle pour protéger et rassurer une Amérique traumatisée par les attentats du 11 Septembre. Cette dimension politique confère au passionnant *Chicago* l'ampleur d'un roman choral propre à exprimer le monde dans la douceur de ses rêves comme dans la violence de ses contradictions.

ALAA EL ASWANY

Né en 1957, Alaa El Aswany exerce le métier de dentiste dans le centre du Caire. Il a publié chez Actes Sud L'Immeuble Yacoubian (2006, porté à l'écran par Marwan Hamed), Chicago (2007), J'aurais voulu être égyptien (2009) et Automobile Club d'Égypte (2014).

DU MÊME AUTEUR

L'IMMEUBLE YACOUBIAN, Actes Sud, 2006 ; Babel n° 843, 2007.
J'AURAIS VOULU ÊTRE ÉGYPTIEN, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1004.
CHRONIQUES DE LA RÉVOLUTION ÉGYPTIENNE,
Actes Sud, 2011 ; Babel n° 1170.
AUTOMOBILE CLUB D'ÉGYPTE, Actes Sud, 2014.

Initialement paru en langue arabe en 2007
sous le titre *Chicago*.
Traduit en français avec l'accord de
The American University in Cairo Press.

© Alaa El Aswany, 2006

© ACTES SUD, 2007
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-05025-2

ALAA EL ASWANY

Chicago

roman traduit de l'arabe (Egypte)
par Gilles Gauthier

ACTES SUD

Chicago, peu de gens le savent, n'est pas un nom anglais. Il appartient à la langue des Algonquins, une des nombreuses que parlaient les Indiens d'Amérique. Dans cette langue, Chicago veut dire "odeur forte". Cette dénomination vient de ce que l'endroit aujourd'hui occupé par la ville était à l'origine un vaste champ consacré à la culture des oignons. Pendant des dizaines d'années, les Indiens vécurent en paix à Chicago, sur les rives du lac Michigan, cultivant les oignons, menant paître le bétail, jusqu'à l'année 1673 où arriva dans la région un explorateur et cartographe, Louis Joliet, accompagné de Jacques Marquette, un jésuite français. Les deux hommes découvrirent Chicago, vers laquelle se mirent aussitôt à affluer des milliers de colons, comme des fourmis sur un pot de miel.

Pendant les cent années suivantes, les colons livrèrent dans tous les coins de l'Amérique d'atroces guerres d'extermination au cours desquelles périrent entre cinq et quinze millions d'Indiens. Il faut nous arrêter un instant sur un paradoxe : ces colons blancs qui ont tué des millions d'Indiens, qui se sont emparés de leur terre et qui ont pillé leur or étaient en même temps des chrétiens convaincus. Cette contradiction s'éclaire toutefois si l'on connaît les idées répandues

à cette époque : beaucoup de colons blancs étaient convaincus que les Indiens, même s'ils étaient d'une certaine façon des créatures de Dieu, n'étaient pas nés du souffle divin mais d'une autre force défectueuse et malfaisante. D'autres renchérisaient en assurant que les Indiens comme les animaux étaient des créatures sans âme ni conscience et que, par conséquent, ils n'avaient pas le même degré d'humanité que les hommes blancs. Grâce à ce point de vue dominant, les colons avaient donc la faculté de tuer autant d'Indiens qu'ils voulaient, sans une once de regret ni le plus petit sentiment de péché. Quelle que soit l'horreur des massacres qu'ils accomplissaient dans la journée, cela n'altérait pas la pureté de la prière qu'ils faisaient tous les soirs avant de dormir.

Les guerres d'extermination se terminèrent par la victoire écrasante des pères fondateurs, et Chicago fut proclamée ville américaine pour la première fois, en 1837. Elle connut ensuite un développement prodigieux. Sa superficie fut multipliée par seize en moins de dix ans. Sa situation sur la rive du lac Michigan et le fait de disposer de vastes terres pour le pâturage du bétail accrurent son importance. Enfin, l'apparition du chemin de fer fit de Chicago la reine incontestée de l'Ouest.

Mais l'histoire des villes ressemble à la vie des hommes : sans cesse, les moments de douleur y succèdent aux moments de joie. Le dimanche 8 octobre 1871 fut la journée noire de Chicago.

A l'ouest de la ville vivait Catherine O'Larry, avec son mari, ses fils, un cheval et sept vaches. Cette nuit-là, le bétail de Mme O'Larry paissait paisiblement dans l'arrière-cour. Vers neuf heures, une des vaches, poussée par l'ennui, s'avisa d'abandonner l'arrière-cour et d'entrer dans le

hangar du fond, où un fourneau au kérosène éveilla sa curiosité. Elle tourna un peu autour, tendit la tête pour le renifler et soudain, cédant à une pulsion obscure, elle lui donna un violent coup de sabot qui le renversa, répandant sur le sol son carburant qui s'enflamma. Le feu gagna un tas de paille tout proche. La maison fut rapidement incendiée, puis ce fut le tour des maisons voisines. Le vent qui était extrêmement fort propagea le feu de toutes parts et, en moins d'une heure, toute la ville brûlait.

Les pompiers étaient exténués d'avoir veillé toute la nuit précédente pour éteindre un autre incendie qui avait détérioré leur matériel encore rudimentaire à cette époque : la catastrophe fut totale.

Les langues de flammes s'élevaient vers la voûte céleste, dévoraient les maisons de Chicago, pour la plupart construites en bois. Les cris retentissants et tourmentés des gens, semblables à une incantation maléfique, se mêlaient au bruit du feu qui dévorait la ville dans d'effrayants craquements. Le spectacle prodigieux et terrifiant ressemblait aux descriptions de l'enfer des livres sacrés. L'incendie se poursuivit implacablement pendant deux jours et deux nuits jusqu'à ce qu'il soit finalement éteint, à l'aube du troisième jour. On dénombra les dégâts : plus de trois cents victimes et cent mille sans-logis, soit près d'un tiers des habitants. Quant aux pertes financières, elles dépassaient deux cents millions de dollars au taux du XIX^e siècle.

Mais la catastrophe ne s'arrêta pas là. Avec l'incendie et les destructions, s'était installée une complète anarchie. Comme des vers sur un cadavre, des hordes errantes de voyous, de criminels, de voleurs, d'assassins, de drogués et d'obsédés

sexuels s'étaient abattues sur les ruines. Ils venaient de partout pour vivre leur débauche dans la ville sinistrée. Ils se mirent à piller le contenu des maisons incendiées, des commerces, des banques et des dépôts d'alcool. Ils tuaient tous ceux qui se dressaient sur leur route. Ils enlevaient les femmes pour les violer publiquement en groupe sous la menace des armes.

Au cœur de cette épreuve, les églises célébrèrent à Chicago des messes pour implorer le ciel et conjurer les malheurs. Les prêtres parlaient tous de la catastrophe, avec des accents de contrition, comme d'un juste châtiment du Seigneur en réponse à la propagation de l'impiété et de l'adultère parmi ses habitants.

La destruction était totale. Tous ceux qui ont vu la ville à cette époque étaient persuadés qu'elle était condamnée sans espoir de rémission. Ce qui se passa contredit pourtant tous les pronostics. L'énormité du désastre stimula les ardeurs et fit renaître le courage des habitants de Chicago. Ainsi, chez un commerçant du nom de John Write qui, durant toute sa vie, n'avait connu que les chiffres et les opérations commerciales et chez qui l'on n'avait jamais connu l'amour des concepts et de l'éloquence, le fait de se trouver au milieu de dizaines d'infortunés, plongés dans la stupeur et le désespoir après que tout ce qu'ils possédaient eut été dévoré par le feu, fit jaillir en lui une étrange puissance poétique. Il se mit alors à leur adresser des paroles improvisées qui, par la suite, allaient faire partie des adages de la ville. John Write tendait les bras en avant, le visage comme contracté par la douleur (il était un peu ivre), puis proclamait d'une voix de stentor :

“Tenez bon, vous, les hommes. Chicago n'a pas brûlé, elle est entrée dans les flammes pour

se débarrasser de ses mauvais éléments. Elle en sortira plus belle et plus forte qu'elle ne l'a jamais été."

Et il en fut ainsi.

Le profond instinct de survie se ranima. La solidarité innée qui rassemble les gens en cas de danger réapparut. Les rescapés se mirent au travail avec une ardeur infatigable. Des groupements armés de volontaires se constituèrent, prêts à mourir pour leur ville. Ils se mirent à pourchasser les gangsters et à les combattre jusqu'à la mort ou jusqu'à la fuite. Des dizaines d'abris furent construits pour les familles. Les dons se mirent à pleuvoir pour fournir de la nourriture, des vêtements, des soins médicaux aux familles déplacées. De tous les coins de l'Amérique, des dizaines de milliers de dollars se déversèrent sur Chicago pour la reconstruire et pour s'investir dans des projets commerciaux.

Toutefois, la reconstruction entraîna de nouveaux problèmes. Le conseil municipal décida d'interdire la construction de maisons en bois qui avaient causé la propagation du feu. La conséquence de cette décision fut la hausse des loyers et le maintien dans la rue de la plupart des habitants de la ville qui n'avaient pas de quoi payer le loyer des maisons en pierre, d'autant plus que les salaires avaient baissé à cause de l'afflux de milliers d'étrangers sur le marché du travail. La crise économique s'exacerba et poussa des cohortes de pauvres et d'affamés à des manifestations violentes où l'on scandait ce slogan radical : "Du pain ou la mort !" Mais le système capitaliste américain fut encore une fois capable de trouver à la crise une solution provisoire sur laquelle les livres d'histoire sont restés silencieux.

Les investissements furent à l'origine de plusieurs nouvelles dynasties de millionnaires, tandis que la majorité des habitants restait plongée dans la misère. Malgré cela, la prédiction de John White s'était réalisée : quelques courtes années avaient suffi pour que Chicago redevienne plus belle et plus forte qu'elle ne l'avait jamais été. Elle fut définitivement proclamée la plus importante ville de l'Ouest, la troisième ville américaine, le principal centre commercial, industriel et culturel du monde. C'est alors que commença à se diffuser une chanson populaire qui commençait par ces mots : "Chicago est à nouveau devenue la reine de l'Ouest." De la même façon que des parents cajolent leurs enfants qui viennent de surmonter une maladie mortelle, les Américains inventèrent de nombreux surnoms affectueux pour Chicago. Ils la surnommèrent "la reine de l'Ouest" pour sa taille et sa beauté, "la ville du vent" parce que des vents forts y soufflent tout au long de l'année, "la ville du siècle" à cause de sa croissance extraordinaire dans un laps de temps si court, "la ville aux grandes épaules" en référence à la hauteur de ses gigantesques bâtiments et au grand nombre d'ouvriers parmi ses habitants, "la ville du futur" en raison de l'élan qui pousse les Américains à y émigrer, en quête d'un meilleur avenir, "la ville des banlieues" à cause des soixante-dix-sept banlieues qui l'entourent et dans lesquelles vivent des habitants d'origines diverses : des Noirs, des Irlandais, des Italiens, des Allemands, chaque banlieue conservant la culture de ses habitants et leurs traditions.

Plus de cent ans se sont écoulés depuis le grand incendie, mais son souvenir est encore présent comme une cicatrice sur un beau visage. Les habitants de Chicago se le remémorent de temps en

temps avec douleur et émotion. Chez eux, le feu prend une autre signification. Dans n'importe quel autre endroit du monde, le mot incendie ne produit pas le même impact qu'à Chicago. La peur du feu a conduit à y développer le meilleur système de lutte contre l'incendie du monde. On a créé une académie spécialisée dans l'extinction des incendies, à l'emplacement de la maison de Catherine O'Larry où avait commencé le grand incendie. Les habitants de la ville ont fait tout ce qui leur était possible pour que la tragédie ne se reproduise pas. "Le service des pompiers de Chicago est si efficace qu'il lance l'alerte avant même que vous n'ayez commencé à allumer le feu", dit une boutade célèbre, répétée avec un mélange de fierté et d'humour par les responsables de la ville.

*

Comment Cheïma Mohammedi aurait-elle pu connaître toute cette histoire, elle qui avait passé toute sa vie à Tantâ*, et n'en était sortie qu'à de rares exceptions : pour aller au Caire assister au mariage de quelques-uns de ses parents ou pour aller passer l'été à Alexandrie avec sa famille quand elle était petite.

Cheïma est arrivée à Chicago, comme ça, d'un seul coup, sans préparation ni préambule, comme quelqu'un qui se jette à la mer tout habillé et qui ne sait pas nager. Ceux qui la voient parcourir

* Chef-lieu du gouvernorat de Gharbieh, au centre du delta du Nil. Loin des charmes du Caire et d'Alexandrie, on est là dans l'Egypte profonde. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

les galeries de l'université de l'Illinois, avec sa tenue islamique flottante et son voile qui lui couvre la tête, ses souliers plats, sa démarche ample et droite, son visage paysan sans maquillage qui rougit à la moindre occasion, son anglais lourd et trébuchant qui lui rend souvent la compréhension plus facile par les gestes que par la parole, tous doivent se demander ce qui a conduit cette jeune paysanne en Amérique.

Les raisons en sont multiples. En premier lieu, Cheïma Mohammedi était l'une des meilleures étudiantes de la faculté de médecine de Tantâ. Elle possède une intelligence exceptionnelle et une prodigieuse capacité de travail qui lui permet de s'absorber dans l'étude pendant de longues heures, sans dormir ni même se lever, sauf pour prier, manger ou faire ses besoins. Elle étudie avec calme et une profonde concentration, sans pause et sans hâte. Elle dispose devant elle ses livres et ses notes sur le lit, elle s'assoit en tailleur, laissant ses cheveux fins tomber d'un côté de sa tête qui penche un peu vers la droite, puis elle inscrit de sa belle petite écriture les points essentiels du cours qu'elle apprend ensuite par cœur avec une sorte de jouissance, comme si elle s'adonnait à une agréable distraction ou si elle tissait un vêtement pour un bien-aimé absent. La supériorité écrasante de son niveau lui a fait obtenir une bourse sans difficulté.

D'autre part, Cheïma est la fille aînée du professeur Mohammedi Hamed, directeur du lycée de garçons de Tantâ pendant de nombreuses années au cours desquelles il avait formé des dizaines de lycéens qui avaient grandi et obtenu des postes éminents. Cinq ans après sa mort, toute la province de Gharbieh se souvenait encore de lui avec estime et affection, et l'on

priaient sincèrement Dieu pour lui. Il était un rare exemple, en voie d'extinction, du véritable pédagogue, dévoué, désintéressé, sérieux et affectueux avec ses élèves.

La vie du professeur Mohammedi – comme c'est notre lot à tous – n'avait pas été dépourvue de déceptions : la volonté divine l'avait privé de fils et lui avait accordé successivement trois filles, après quoi il avait interrompu ses tentatives. Cela lui causa une grande tristesse qu'il surmonta vite en vouant à ses filles une affection débordante. Il les éduqua exactement comme ses autres enfants, les lycéens. Il leur apprit la droiture, l'effort et la confiance en soi. Le résultat fut éclatant. Cheïma et Alia devinrent assistantes à la faculté de médecine et Nada, la plus jeune, assistante au département des télécommunications de la faculté d'ingénierie. L'éducation reçue par Cheïma a donc eu sa part du défi qu'elle avait relevé d'aller étudier à l'étranger.

Mais enfin, la raison la plus importante, c'est qu'à trente ans passés Cheïma était toujours célibataire. Sa situation de professeur assistant à la faculté de médecine avait beaucoup diminué ses chances, car l'homme oriental préfère généralement que la femme soit moins éduquée que lui. D'autre part, elle était dépourvue de tout ce qui peut faciliter un mariage rapide : son vêtement flottant cachait systématiquement son corps et son visage n'était pas d'une beauté flagrante. Ce que ses traits banals pouvaient susciter dans l'esprit d'un homme, c'était tout au plus un sentiment de sympathie qui ne suffisait pas bien sûr à le pousser au mariage. De plus, elle n'était pas riche et vivait avec ses sœurs et sa mère grâce au salaire de la faculté et à la retraite de son père qui, tout au long de sa vie, avait refusé de céder

à la tentation du départ vers les pays du Golfe et des leçons particulières.

De plus, en dépit de son génie scientifique, elle ignorait totalement les moyens de séduire les hommes, ce que la plupart des femmes connaissent à la perfection et qu'elles utilisent avec virtuosité, soit d'une façon directe, en se maquillant et se parfumant, en portant des vêtements courts et collants pour mettre leur corps en relief, soit d'une manière indirecte par une séduisante modestie, une attirante timidité, une confusion pleine de sous-entendus, renforcée par l'arme subtile des regards mélancoliques et impénétrables. Ce sont là de véritables arts que la nature a octroyés aux femmes pour que la vie perdure. Mais, pour une raison quelconque, elle en avait privé Cheïma Mohammedi. Cela ne voulait absolument pas dire qu'elle manquait de féminité. Au contraire, sa féminité était débordante. Elle aurait suffi à assurer une vie normale à plusieurs femmes à la fois, mais seulement elle n'avait pas appris à l'exprimer. Son désir féminin la harcelait, la faisait souffrir, la mettait sens dessus dessous, la poussant au bord des larmes. Seuls ses rêves défendus avec Kazem Saher* et les accès de jouissance subreptice de son corps nu permettaient d'alléger la tension qu'elle éprouvait. Elle le regrettait chaque fois et, en signe de pénitence, elle ajoutait deux prosternations à sa prière pour demander pardon à Dieu de tout son cœur. Mais elle ne tardait pas à recommencer.

En vérité, la pression psychologique qu'elle subissait du fait de son célibat prolongé était la véritable cause de son départ en Amérique.

* Chanteur à la mode d'origine irakienne, au physique plein d'attrait.

Pendant de longs mois, elle avait déployé des efforts exténuants pour venir à bout des formalités nécessaires à l'obtention de sa bourse : demandes, formulaires, démarches sans fin depuis la faculté jusqu'à l'administration de l'université, et vice-versa. Puis il y eut de violentes négociations avec sa mère qui, dès qu'elle fut au courant de son projet de départ, explosa de colère et lui cria au visage :

— Ton problème, Cheïma, c'est que tu es entêtée comme ton père. Tu le regretteras. Tu ne sais pas ce que c'est qu'être loin de chez soi. Tu vas aller en Amérique où l'on opprime les musulmans alors que tu portes le voile ! Pourquoi ne termines-tu pas ton doctorat ici, honorablement, au milieu des tiens ? Rappelle-toi qu'en partant tu détruis toutes tes chances de mariage. Qu'est-ce que ça peut bien me faire, ton doctorat en Amérique si, à quarante ans, tu es toujours vieille fille !

Pour sa famille, pour ses proches et même pour la ville de Tantâ tout entière, l'idée qu'une fille puisse partir seule en Amérique pour quatre ou cinq ans était totalement extravagante. Mais grâce à sa persévérance, son insistance et aussi à de violentes colères, Cheïma était finalement parvenue à soumettre sa mère à ses désirs. Plus la date du départ approchait, plus son enthousiasme augmentait. Même les derniers jours, elle ne ressentit ni crainte, ni angoisse. Quand le moment arriva, elle ne fut pas émue par les larmes de sa mère et de ses sœurs et, dès que l'avion s'éleva au-dessus du sol, en même temps qu'un léger serrement de cœur, elle fut envahie par un sentiment de soulagement et d'optimisme. Elle se dit qu'en laissant derrière elle les trente années qu'elle avait passées à Tantâ,

c'était maintenant une vie nouvelle qui s'ouvrait à elle.

Malheureusement, ses premiers pas à Chicago ne répondirent pas à son attente. Le décalage horaire lui causa des maux de tête, elle eut des insomnies et, lorsqu'elle dormait, c'était d'un sommeil haché, plein d'affreux cauchemars. Dès l'atterrissage de l'avion à l'aéroport d'O'Hare, un lourd sentiment de détresse s'empara d'elle et ne la quitta plus.

L'agent de sécurité qui la trouvait suspecte l'avait fait attendre hors de la file, puis il avait pris ses empreintes digitales et l'avait interrogée en la scrutant d'un regard inquisiteur et méfiant. Les papiers universitaires qu'elle avait sur elle, son visage livide et sa voix mourante qui s'étranglait de frayeur, tout cela dissipa ses doutes et il la laissa passer d'un signe de la main. Elle s'était ensuite retrouvée immobile sur le tapis roulant avec sa grosse valise sur laquelle, comme le font les paysans, étaient écrits à l'encre de Chine son nom complet et son adresse à Tantâ. Cet accueil hostile avait laissé dans son esprit un sentiment d'oppression. Elle avait découvert que le tapis sur lequel elle se tenait se mouvait dans un énorme tuyau qui en croisait des dizaines d'autres. Cela faisait ressembler l'aéroport à un jouet qui aurait été agrandi des milliers de fois. Lorsqu'elle était sortie de l'aéroport, elle avait été stupéfaite : elle voyait autour d'elle des rues d'une largeur qu'elle n'aurait jamais pu imaginer, de gigantesques gratte-ciel à perte de vue, qui donnaient à la ville un aspect fabuleux et magique, comme dans les bandes dessinées pour enfants. Des vagues ininterrompues d'Américains, hommes et femmes, affluaient de toute part comme des colonnes de fourmis, recouvrant la terre avec vitesse et gravité, comme

s'ils se hâtaient pour attraper un train. A ce moment-là, elle avait ressenti qu'elle était étrangère, seule et perdue, comme un brin de paille, jouet des vagues d'un océan rugissant. La peur s'était emparée d'elle et lui tordait les viscères comme à un enfant qui aurait perdu sa mère dans la foule du *mawled* de Sidi el-Badawi*. En dépit de ses tentatives épuisantes, deux longues semaines s'écoulèrent sans qu'elle parvienne à s'acclimater à sa vie nouvelle. La nuit, lorsqu'elle s'allongeait sur son lit, dans sa petite chambre plongée dans une épaisse obscurité, à peine trouée par la lumière jaune des réverbères de la rue, Cheïma se souvenait avec tristesse que, pendant toutes ces années à venir, elle allait dormir seule dans cet endroit désolé. Alors la submergeait la violente nostalgie de sa chambre chaleureuse, de sa mère, de ses sœurs, de tous les gens de Tantâ qu'elle aimait.

La veille, les soucis avaient été nombreux et elle ne parvenait pas à s'endormir. Pendant plus d'une heure, elle se retourna dans son lit. Elle se sentait extrêmement misérable et se mit à pleurer dans l'obscurité, tellement qu'elle mouilla son oreiller. Elle se leva et alluma la lumière. Elle se dit qu'elle ne pourrait pas supporter cette souffrance durant quatre ans. Que se passerait-il si elle écrivait pour demander l'annulation de sa bourse ? Pendant quelque temps, elle serait en proie à la joie maligne et aux sarcasmes de certains de ses collègues de Tantâ, mais ses sœurs l'accueilleraient à bras ouverts et sa mère ne se réjouirait en aucun cas de ses malheurs. Le désir

* Un des saints les plus vénérés d'Égypte qui a son tombeau à Tantâ. Tous les ans son *mawled* (sa fête) rassemble des dizaines de milliers de personnes.

de mettre fin à sa mission l'obséda et elle réfléchit à la façon de procéder pour y parvenir. Mais tout à coup une autre idée surgit : elle fit ses ablutions, ouvrit la sourate *Ya Sin*, fit la prière divinatoire* suivie d'invocations puis, la tête à peine posée sur l'oreiller, elle s'endormit profondément. Dans son sommeil, elle vit son père Mohammedi avec son beau costume bleu en laine anglaise, celui qu'il réservait pour les grandes occasions telles que la visite du ministre ou la distribution des prix. Son père se trouvait dans le jardin, devant la porte principale du département d'histologie où elle étudiait. Son visage était lumineux, sans rides, son regard pur et rayonnant, ses cheveux abondants, noirs comme du charbon sans un seul cheveu blanc, ce qui le faisait paraître vingt ans plus jeune. Il sourit à Cheïma.

“N’aie pas peur, je suis avec toi. Allons... je ne t’abandonnerai jamais.” Puis il lui prit la main et lui fit gentiment franchir la porte de sa salle de cours. Lorsque Cheïma se réveilla le lendemain, elle avait retrouvé son calme, elle s’était complètement libérée de ses obsessions. Cette vision, se disait-elle, était fidèle. Elle avait été envoyée par Notre-Seigneur, qu’il soit exalté et glorifié, pour lui donner le cœur d’affronter son difficile devoir. Elle croyait que, même si nous ne les voyons pas, les morts vivaient avec nous. Son père lui avait rendu visite dans son rêve pour l’encourager à terminer sa formation et elle ne le trahirait pas. Elle oublierait ses malheurs et s’habituerait à sa nouvelle vie.

Elle ressentit un profond soulagement d’avoir enfin pris sa décision et décida de fêter cela. Ses

* Deux prosternations pour demander à Dieu de vous inspirer une conduite sur un point précis.

sœurs et elle avaient l'habitude d'exécuter certains rites dans les circonstances heureuses : elle commença par préparer sur le feu un mélange de sucre et de citron, puis elle alla se déshabiller dans la salle de bains et commença à s'épiler, assise toute nue sur le rebord de la baignoire. Elle jouissait de la douleur délicieuse, brève et répétitive que produisait sur sa peau l'arrachage des poils. Ensuite elle prit un long bain chaud pendant lequel elle massa méticuleusement chaque partie de son corps jusqu'à ce qu'elle se sente parfaitement à l'aise et détendue.

Quelques minutes plus tard, dans sa cuisine, Cheïma offrait un spectacle authentiquement égyptien. Elle avait revêtu une *galabieh** en coton bon marché ornée de petites fleurs et des *cheb-chab*** Khadouga – larges à l'avant avec quatre lanières croisées – qu'elle préférait parce que ses doigts de pied y étaient à l'aise et qu'elles lui donnaient une plus grande liberté de mouvement. Ses cheveux noirs longs et souples tombaient sur ses épaules. Elle avait décidé de se faire plaisir. Elle mit sur la chaîne *As-tu un doute ?*, une chanson de Kazem Saher qu'elle aimait tellement qu'elle l'avait enregistrée trois fois de suite sur la même cassette pour ne pas être obligée de revenir chaque fois en arrière. La voix de Kazem s'éleva dans toute la pièce et Cheïma commença à danser en suivant le rythme.

En même temps, elle avait entrepris de faire frire des piments, l'un après l'autre, dans de l'huile bouillante pour préparer son plat favori,

* Large robe de coton qui est le vêtement traditionnel des classes populaires mais est également souvent utilisée comme vêtement d'intérieur tant par les hommes que par les femmes.

** Sortes de sandales que l'on enfile.

la *messaa* alexandrine. Peu à peu, elle fut complètement absorbée. Elle parcourait la cuisine de part en part en dansant et en chantant avec Kazem, comme si elle faisait un numéro dans une revue de cabaret, puis elle retournait devant son Butagaz pour faire revenir un nouveau piment. Lorsque Kazem se mit à chanter “Mon assassin danse pieds nus”, elle jeta les jambes en avant et envoya promener à l’autre bout de la pièce ses *chebchab* Khadouga puis, lorsque Kazem demanda à sa bien-aimée “Où es-tu partie, pourquoi es-tu partie et pourquoi m’as-tu arraché l’âme ?”, elle fut submergée par l’émotion et entra en transe. Elle se lança alors dans une figure qui suscitait toujours l’admiration de ses amies de Tantâ : elle tomba tout à coup à genoux, les deux bras levés puis elle se redressa lentement en agitant les hanches et en faisant frémir sa poitrine. Cette fois-ci, elle jeta dans l’huile deux piments en même temps, qui produisirent en tombant un bruit épouvantable et une épaisse fumée.

Elle crut alors un instant entendre dans le lointain quelque chose qui ressemblait au bruit d’une sirène mais, comme elle voulait écarter tout ce qui était susceptible de troubler le bonheur de cet instant, elle se lança dans un nouveau pas de danse. Elle tendit les bras comme si elle allait étreindre quelqu’un en avançant et reculant la poitrine sans se déplacer de l’endroit où elle se trouvait. Au moment même où elle prenait un nouveau piment et où elle levait la main pour le jeter dans l’huile, à ce moment précis, elle fut victime d’un horrible cauchemar. Elle entendit un bruit terrible, puis la porte de son appartement s’ouvrit violemment et des hommes énormes se jetèrent sur elle, la ceinturèrent tout en hurlant en anglais des phrases qu’elle ne comprenait pas.

L'un deux la prit avec force dans ses bras, comme s'il voulait la soulever de terre. Stupéfaite, elle ne résista pas jusqu'à ce qu'elle prenne conscience des deux mains qui la serraient dans le dos et de la forte odeur qu'elle respirait, le visage plaqué contre un manteau de cuir noir.

C'est alors seulement qu'elle se rendit compte de l'énormité de la situation. Elle rassembla toutes ses forces pour résister à l'inconnu et se mit à pousser des hurlements interminables dont l'écho se répercuta dans tous les coins du bâtiment.